

**ACTES DU CONGRÈS DE L'AIRC, PARIS 2013 /  
PROCEEDINGS OF THE AIRC CONGRESS, PARIS 2013**



**Anne Tomiche, dir. *Le Comparatisme comme approche critique / Comparative Literature as a Critical Approach. Tome 1: Affronter l'Ancien/ Facing the Past. Paris : Classiques Garnier, 2017. Pp. 584. ISBN: 9782406065227. Tome 6 : Littérature, science, savoirs et technologie/ Literature, Knowledge, Science and Technology. Paris : Classiques Garnier, 2017. Pp. 621. ISBN : 9782406065371.***

En juillet 2013, l'Université Paris-Sorbonne accueillait le vingtième Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée. Les actes de ce colloque firent l'objet d'une publication ambitieuse en six volumes chez Classiques Garnier. Partant du constat que la mondialisation oblige les comparatistes à redéfinir leur discipline, tant par rapport au marché du livre, qu'au statut du texte, de l'auteur, ou même du lecteur, ainsi que par rapport à la notion même d'altérité, le congrès s'interroge sur différents aspects centraux ou marginaux des études de littérature comparée.

Le premier volume qui se propose d'« Affronter l'Ancien » se consacre à l'étude de l'Antiquité et entreprend ainsi d'étudier et d'interroger la pertinence des outils comparatistes dans le cadre d'une étude consacrée aux textes anciens. Outre une introduction générale consacrée au congrès et réalisée dans sa version bilingue, soit en français et en anglais, par Anne Tomiche, cet ouvrage, fort bien structuré, comporte trois parties. La première fut intitulée « Antiquité /Modernité : un laboratoire du comparatisme », la deuxième « Le Comparatisme à distance : la Littérature Comparée des Périodes Anciennes (LCPA) ». Par ailleurs, cette deuxième partie rassemble elle-même des contributions réparties en cinq sous-parties : « Réévaluations de quelques figures de l'histoire du

Marc Maufort - 9782807612792

comparatisme », « Enseignements des textes distants », « Traductions du passé, comparatisme d'aujourd'hui », « Histoire et théorie, analyses du geste comparatiste » et enfin « Théories contemporaines de la fiction, textes anciens ». La troisième et dernière partie s'intitule « Mythes, stéréotypes, *topoi* et réécritures ». Elle se divise en deux sous-parties : « Mythes et stéréotypes », puis « *topoi* et réécritures ». Au moment d'aborder chaque partie, le lecteur est agréablement guidé par des articles introductifs qui livrent une réflexion générale sur le sujet. On peut toutefois regretter que la troisième partie ne bénéficie pas d'une telle introduction. Ces avant-propos théoriques livrent une réflexion méthodologique consacrée aux outils d'analyse dont dispose le comparatiste pour entreprendre des recherches dans le domaine envisagé, ce qui permet d'actualiser les pratiques de chacun. Les articles qui suivent servent alors à illustrer cette réflexion méthodologique et théorique. Cette approche introductive très structurée dont on peut certes regretter certaines redites sans doute inévitables doit être d'autant plus saluée que le lecteur déplore son absence dans d'autres volumes, notamment dans le volume 6, consacré au rapport de la littérature aux sciences, sujet certes traditionnellement moins exploré par la recherche. Cette présentation témoigne manifestement d'un appareil critique fort bien outillé mis à l'épreuve par une certaine pratique d'analyse et une mise à distance conceptuelle certaine.

Véronique Gély propose une première réflexion générale et introductive à ce volume où elle compare ainsi les apports de la littérature comparée, discipline caractéristique des Lettres Modernes – en particulier de leur agrégation –, aux analyses réalisées par les spécialistes de Lettres Classiques. Si ces dernières, assez récemment, tendent à « défamiliariser » l'Antiquité et à y voir non pas tant la mère fantasmée des civilisations occidentales, comme ce fut longtemps le cas en Europe sous l'influence d'Erich Auerbach, d'Ernst Robert Curtius ou de Leo Spitzer, mais bien plutôt à comprendre l'Antiquité comme un foyer de civilisations dont il convient de mesurer l'altérité, la méthode comparatiste consiste pour sa part à évaluer l'écart qui sépare le texte, voire les textes modernes, de l'hypotexte antique, grâce à la notion de transfert culturel. L'étude du texte antique se voit investie alors d'une dimension heuristique, ironique et éthique propre à déconstruire les préjugés. Cette défamiliarisation remet par conséquent en cause l'eurocentrisme souvent reproché au comparatisme occidental pour ouvrir davantage au monde les études comparatistes.

Fort de ce constat, la première partie propose une série de contributions en français ou en anglais, propres à illustrer ce propos introductif. Une série d'études s'applique au renouvellement de l'inspiration nationale par le prisme paradoxal de l'Antiquité : l'héritage antique au service de l'identité géorgienne face au monde, l'inspiration antique d'Eschyle comme affirmation du nationalisme albanais face au géant soviétique, le renouvellement de l'inspiration dramaturgique russe à l'âge d'argent (1890–1920) face à l'influence occidentale, et enfin le renouvellement de l'écriture du tombeau par le recours aux mythes égyptiens sous la plume de Mallarmé.

Une autre série d'articles rend justice au modèle antique par les thèmes abordés : l'autorité des anciens par rapport aux modernes dans les textes médicaux du XVI<sup>e</sup> siècle, le recours polémique à l'Antiquité dans un corpus anglais et français du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la constitution de ballades britanniques romantiques grâce au transfert d'une lecture fantasmée de chants héroïques romains par un historien allemand et relayée elle-même par un poète anglais, l'hypothèse que les sciences de l'Antiquité constituent un laboratoire du comparatisme, aux confins de la littérature et de la philosophie, le renouvellement de l'approche tragique par Sénèque à l'époque moderne, l'apport de la littérature comparée aux études antiquisantes dans la transmission notamment manuscrite des textes antiques, la lecture que Corneille fait d'Électre dans le but de renouveler l'esthétique tragique en son siècle policé.

Dans son introduction à la deuxième partie « Le Comparatisme à distance », consacrée à la littérature comparée des périodes anciennes (LCPA), Françoise Lavocat invite à un renouvellement méthodologique et à une approche réflexive de la discipline. Elle insiste tout d'abord sur les différentes difficultés que rencontre la LCPA : tout d'abord, il s'avère difficile d'établir des découpages chronologiques entre différentes aires culturelles. Puis l'immense ouverture synchronique aux littératures du monde a nuï à l'approche diachronique. La disparition progressive des langues anciennes parmi les compétences communément partagées constitue par ailleurs dans cette approche un problème évident. En outre, les sensibilités chauvines qui consistent à croire en l'impossibilité de comparer les grandes périodes littéraires d'un pays avec celles d'un autre nuisent à toute forme de comparatisme. Face à ce constat, l'auteur réaffirme avec force la pertinence de la LCPA et met l'accent sur les notions de familiarisation et de défamiliarisation propres à relancer

la recherche en la matière. Ce faisant, elle réhabilite un principe de recherche hérité du formalisme russe : la familiarisation qui consiste à « construire du commun » et son antagonisme la défamiliarisation qui cherche à mettre à distance un objet d'études que, peut-être à tort, on croit connaître en éprouvant cette prétendue connaissance par un examen notamment historicisant de ses conséquences sur nos idées. Il convient alors de considérer tant la connaissance du texte ancien que le point de vue contemporain à partir duquel on l'étudie. Il sera peut-être permis ici d'exercer quelque esprit critique à l'égard de cet outil d'analyse et du renouvellement méthodologique annoncé : si cette réhabilitation conceptuelle a le mérite de théoriser une pratique comparatiste, elle ne fait en somme que rappeler et réaffirmer une pratique aussi ancienne que la littérature comparée, et en particulier que ses études de réception. D'ailleurs l'auteure se réfère elle-même, outre au formalisme russe, au penseur allemand Schleiermacher du XIX<sup>e</sup> siècle et n'hésite pas à y reconnaître la résurgence d'un certain humanisme qui a pu susciter une certaine défiance. Mais il n'en reste pas moins vrai que cette démarche conceptuelle encourage à poursuivre la LCPA, précisément au nom de la distance temporelle qui nous sépare de son objet d'étude. D'un point de vue strictement rhétorique, le lecteur peut toutefois regretter que cet effort de définition conceptuelle n'apparaisse que dans l'introduction du deuxième volet, dans la mesure où la notion même de défamiliarisation fait l'objet d'une mention spécifique dès l'introduction du premier volet, sans pour autant bénéficier au préalable d'une définition aussi précise. Il convient sans doute de voir dans cet agencement un approfondissement pédagogique des concepts et des démarches analytiques propres à la LCPA.

Cette approche méthodologique et épistémologique introduit une nouvelle série de contributions qui ont pour objet d'étude la démarche comparatiste des romanistes allemands : la lecture biographique que Piero Camporesi propose de Pétrarque, la complémentarité du corps et de l'esprit dans la pensée de l'art à la Renaissance, la lecture du théâtre moderne à partir des théories contemporaines, le comparatisme des théoriciens de l'âge classique face à la distance historique qui les sépare de l'Antiquité, la notion d'immersion fictionnelle appliquée aux romans du XVI<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, la distance culturelle des traductions de tragédies antiques réalisées aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, l'auto-translation chez Thomas More comprise entre la pratique de la Renaissance et la critique contemporaine, la satire ménippée étudiée d'un point de vue

comparatiste nécessaire à la saisie de son caractère polymorphe, le renouvellement épistémologique des approches historicisantes pratiquées tant en France qu'aux États-Unis, l'élargissement du champ d'analyse comparatiste des périodes anciennes à partir de l'exemple chinois, et la déconstruction d'une conception proprement européenne de la fiction à partir de l'exemple japonais.

Dans la troisième et dernière partie, les contributions s'intègrent davantage aux études d'anthropologie et de *gender studies* en se concentrant sur la dimension universelle et anthropologique du mythe, celui d'Œdipe ou celui de la déesse matriarcale, la question des stéréotypes et l'approche méthodologique qu'elle suppose, la construction de la vertu et de l'autorité féminines et enfin les discours transgenres des premières dynasties chinoises.

Le volume 6 se propose d'explorer les rapports de la littérature aux sciences, ce qui nécessite une approche comparatiste et épistémologique, propre à interroger le caractère heuristique de la littérature. Ce rapprochement des sciences et de la littérature suppose ainsi une réflexion proprement philosophique sur la littérature. Le volume est introduit, outre par la longue préface bilingue d'Anne Tomiche qui présente les enjeux du congrès, par une conférence de Jean-Pierre Changeux, neurobiologiste à l'Institut Pasteur et au Collège de France, membre de l'Académie des sciences. Remaniée en essai par Suzanne Nalbantian, cette conférence intitulée « A Neurobiological Theory of Aesthetic Experience and Creativity » rapproche les sciences biologiques et les sciences humaines, présentant ainsi dans ses grandes lignes la recherche que le savant mène depuis plusieurs années pour établir une théorie neurobiologique de l'expérience artistique. À partir de quelques œuvres de Dalí, Léonard de Vinci ou encore Matisse, il explique les mécanismes électriques et chimiques observés lors de la création ou la contemplation artistique.

Ce volume se divise en trois parties. La première est intitulée « Science et littérature ». La deuxième, « Littérature, savoirs et émotions », se présente elle-même en trois sous-parties consacrées respectivement à la « Littérature et [aux] paradigmes scientifiques », à « La littérature et [au] vivant », et à la « Littérature et [aux] émotions ». Enfin la troisième partie consacrée aux « Humanités numériques » comprend trois sous-parties aux sous-titres anglais : « Digital Aesthetics and Reading Strategies », « Games and Narrative », « Local Vs. Global Frames ». Le volume contient une bibliographie générale relative au Congrès – dotée d'une partie consacrée à la littérature et aux sciences et d'une autre axée sur le comparatisme et les

humanités numériques » –, un index des noms propres valable pour les six volumes, et les résumés de chaque contribution publiée dans ce même volume 6. Malgré cette structure claire et précise, le lecteur pourrait regretter que la deuxième partie ne fasse pas l'objet d'une introduction ou d'une présentation en bonne et due forme, comme c'est le cas de la première et de la troisième partie. Seule la deuxième sous-partie de cette deuxième partie bénéficie d'une introduction, et il peut en ressortir une impression quelque peu confuse. La comparaison avec le premier volume, doté lui-même de toute une série d'introductions, fait en effet d'autant plus ressentir cette lacune. Sans doute peut-on la mettre sur le compte de l'originalité thématique que suppose le rapprochement des sciences et de la littérature. Consacrant leur premier volume à l'étude de la Littérature Comparée des Périodes Anciennes (LCPA), ses auteurs étaient sans doute scientifiquement mieux armés pour aborder leur objet d'études. À l'inverse, pour étudier le rapprochement des sciences et de la littérature, les responsables du volume 6 ont pu manquer d'un certain appareillage conceptuel et davantage surtout d'une tradition scientifique. Par ailleurs, si les subdivisions des parties II et III permettent d'établir une réelle cohérence dans la série des contributions, c'est moins le cas pour la première partie qui laisse le lecteur envisager lui-même la cohérence de ces premières contributions.

La première partie s'intéresse en particulier à la perception des sciences par la littérature. Il s'agit d'une approche unilatérale. Les contributions sont rassemblées et présentées par Christine Baron qui s'interroge dans une sorte de préface sur « ce que savoir en littérature veut dire ». Cette introduction présente les enjeux épistémologiques de ce rapprochement. Tirillée entre les exigences d'un savoir rigoureux et sa réalité artistique, la littérature soulève certaines polémiques lorsqu'elle prétend se rapprocher des sciences. Cette contribution évoque ainsi le courant philosophique très controversé qui prétend mettre sur un pied d'égalité la science et la création artistique. Puis Christine Baron mentionne les études sociologiques de la littérature, assez bien développées. La génétique textuelle prétend également appliquer au texte littéraire la méthode d'analyse des sciences naturelles en considérant le texte comme un véritable organisme vivant. Remarquant enfin que la littérature ne se présente pas comme un véhicule de contenus cognitifs, Christine Baron précise que la littérature contextualise les contenus en leur donnant une interprétation, qu'elle les historicise, qu'elle relie un savoir à un état de choses politique,



économique, ou encore existentiel, par la métaphorisation. Interrogeant l'usage fait de ces savoirs véhiculés par la littérature, l'auteur précise que la littérature reconfigure le monde que nous habitons. L'apport de la psychanalyse n'est pas oublié. Cette jeune science permet en effet de reconfigurer en particulier les personnages de fiction littéraire. S'il convient de saluer l'effort de l'auteur à balayer les différents champs du savoir scientifique explorés par la littérature, le lecteur peut toutefois regretter que cette introduction à la première partie ne présente pas de manière plus exhaustive les mérites de chaque contribution contenue dans la première partie pour les rattacher à la problématique initiale. L'auteur le fait pour certains articles, et souvent de manière allusive, mais pas de manière systématique.

Cette première introduction est alors suivie de sa série de contributions. Gisèle Séginger interroge la notion de paradigme pour explorer les rapports de la littérature et de la science. Elle compare notamment les approches universitaires des deux disciplines pour mettre en valeur la particularité de chacune. Elle approfondit les aspects sociologiques, philosophiques, historicisants. L'exemple de Flaubert permet alors de conclure que la notion de paradigme scientifique peut structurer un texte littéraire, qu'elle rend éventuellement compte d'un réseau intellectuel complexe et enfin que le texte littéraire peut explorer la connaissance scientifique.

Trois premières contributions s'intéressent au dialogue de la littérature avec les sciences : Marie Cazaban-Mazerolles compare deux œuvres qui favorisent ce dialogue : le *Brave New World* d'Aldous Huxley et *La Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq. Elle y étudie en particulier les défis posés par la première à la seconde. Nicholas Manning interroge pour sa part les mythes et les malentendus des modèles littéraires et biologiques de l'affect. Et Sébastien Olson-Niel s'intéresse aux transferts épistémologiques chez Herman Melville, Émile Zola, Romain Gary et Michael Cunningham. Il y examine les spectres de la science et les transferts scientifiques.

Deux autres articles interrogent la dimension pédagogique de la littérature dans le domaine scientifique : Carine Goutaland analyse ainsi les métaphores de l'ingestion du savoir dans la littérature naturaliste. Et un article rédigé à six mains par Silvia Aymerich-Lemos, Hélène Beaulieu et Joseph-Joan Centelles étudie le néologisme « LabLit », la fiction destinée à favoriser l'apprentissage des sciences par les jeunes.

Carolina Ferrer et Laurence Dahan-Gaida explorent dans deux articles différents la représentation littéraire d'une idée scientifique : la première approfondit la théorie du chaos dans les sciences humaines et sociales et la seconde compare chez Paul Valéry et Robert Musil la réflexion sur le temps et ses représentations avec une approche essentiellement philosophique.

La deuxième partie débute par une sous-partie consacrée aux rapports de la littérature aux savoirs et aux émotions. Deux articles se confrontent à la question que posent ces rapports : Kathleen L. Komar analyse la manière dont les technologies électroniques appréhendent la littérature et interroge à l'inverse la façon dont la littérature envisage l'espace cybernétique. Patrizia Piredda pour sa part étudie comment Heidegger et Pirandello donnent au savoir une dimension technique. L'intérêt de cet article réside notamment dans le rapprochement d'un philosophe et d'un écrivain dans l'exploration prométhéenne des savoirs scientifiques.

La deuxième sous-partie se consacre aux rapports de la littérature au vivant. Si nous avons pu regretter que la deuxième partie ne soit pas introduite en bonne et due forme, cette deuxième sous-partie fait l'objet d'une introduction par Haun Saussy qui insiste sur la comparaison de la structure notamment métaphorique de la littérature avec celle d'un organisme vivant constitué par tout un réseau de cellules. Par ailleurs, le véritable point de comparaison entre la littérature et cet organisme vivant serait l'idée de créer de la vie à partir d'éléments qui eux ne sont pas vivants. La comparaison d'une œuvre littéraire et d'un organisme vivant s'appuie sur la théorie formaliste de l'altération du genre développée par Chklovski et Tynianov.

Dans cette deuxième subdivision, Carlos Rojas compare la circulation de microbes mortels à la diffusion du savoir dans le roman *Ruyan@SARS. come* de Hu Fayun qui utilise l'image ironique d'une censure étatique, métaphorisée en organisme dont le système immunitaire élimine les microbes, c'est-à-dire les œuvres jugées malsaines. Dans le même registre, Mirian Carballo observe dans les romans de Margaret Atwood *Oryx and Crake* (2003) et *The Year of the Flood* (2010), ainsi que dans le film de James Cameron *Avatar* de 2009 la dissolution des frontières entre les espèces humaines et le domaine naturel que suppose notamment la dimension en 3D du support filmique.

La troisième sous-partie qui se propose d'étudier les rapports de la littérature aux émotions comprend trois articles : dans la tradition de la philosophie idéaliste allemande, Joëlle Prungnaud établit un rapport entre les émotions provoquées par l'architecture et la littérature comparée. Puis Róbert Gáfrík explore le lien qui peut exister entre les recherches actuelles menées sur les émotions et la poésie sanskrite en particulier et comparatiste en général. Enfin, Silvia Ulrich s'intéresse à la nouvelle de Stefan Zweig *Brûlant secret* pour y explorer les relations entre les émotions et l'hôtel, soit l'espace dans lequel elles peuvent évoluer avec les personnages.

La troisième partie consacrée aux humanités numériques est introduite par H-J. Backe qui, prudent, laisse entrevoir quelque inquiétude sur l'avenir des humanités traditionnelles. L'auteur remarque que la littérature numérique demeure un vaste champ d'investigation inexploité et propose une série de problématiques sur la pertinence et l'efficacité des outils d'analyse comparatiste, sur le statut de l'auteur, celui du texte ou même celui de la littérature.

Deux articles illustrent la problématique des stratégies de lecture dans le domaine des esthétiques numériques : Alckmar Luiz Dos Santos dresse un état des lieux de la littérature numérique contemporaine du Brésil. Et Matti Kangaskoski étudie le poème numérique de Young-Hae Chang Heavy Industries « Dakota ».

Deux autres articles explorent les liens de la narration et des jeux vidéos. H. J. Backe adopte une démarche « défamiliarisante » des innovations artistiques dans les jeux vidéo à partir des outils d'analyse de la sémiologie. Solvejg Nitzke étudie quant à elle le savoir conditionné tant par la fiction que par les sciences.

Enfin, dans une dernière sous-partie qui analyse les liens dialectiques entre l'échelle mondialisée et locale de l'ère numérique, Isabelle Krzywkowski pose les questions soulevées par les littératures numériques dans un contexte de mondialisation, et ce faisant, elle compare les littératures numériques d'Allemagne et de France, toutes deux faiblement développées sur des modes différents et insiste plus sur l'aspect révolutionnaire d'internet que sur celui de l'usage informatique. Puis Amelia Sanz, Miriam Llamas, Begoña Regueiro analysent les conséquences de la révolution numérique mondialisée sur l'écriture, tant

dans sa production, que sa diffusion et sa consommation, concluant sur l'importance de ce vaste champ d'études encore aujourd'hui largement inexploité.

Thomas Buffet

thomas.buffet@dbmail.com

Centre de Recherche en Littérature Comparée (CRLC-EA 4510)

Université Paris-Sorbonne

**Anne Tomiche, dir. *Le Comparatisme comme approche critique / Comparative Literature as a Critical Approach. Tome 2 : Littérature, arts, sciences humaines et sociales / Literature, the Arts, and the Social Sciences. Paris: Classiques Garnier, 2017. Pp. 534. ISBN : 9782406065258.***  
**Tome 3: *Objets, méthodes et pratiques comparatistes / Objects, Methods, Practices. Classiques Garnier, 2017. Pp. 453. ISBN: 9782406065289.***

Sur les six volumes qui constituent les Actes du XXème Congrès de l'AILC qui s'est tenu en juillet 2013 à l'université Paris-Sorbonne, il me revient de présenter, réparties sur deux volumes, une soixantaine de communications. Comme il me paraît souhaitable et utile de rendre compte de la manière la plus exacte possible de la richesse et de la diversité d'un tel ensemble, on comprendra le choix fait d'une présentation descriptive et autant que faire se peut objective.

Sous le titre « Littérature, arts, sciences humaines et sociales », le volume II inverse, dans son contenu, l'ordre établi par le titre pour offrir en deux grandes « parties », d'abord « Littérature et sciences humaines et sociales », puis, sous la rubrique « Intermédialités », ce qui correspond à « Littérature (et) arts », essentiellement la musique et les « arts de l'image et du son ». Par « sciences humaines et sociales » on comprend vite qu'il s'agit « au premier chef » (14), comme le note Anne Tomiche, l'organisatrice du Congrès, de la « philosophie » (brièvement introduite par Camille Dumoulié) et de « l'anthropologie » ou, plus exactement, de contributions « pour une esthétique comparatiste » (83–140), d'une philosophie « postcoloniale », de la « déconstruction » (175–200) et d'une « archéologie du quotidien » (201–50). Au reste, le lecteur a

Marc Maüfort - 9782807612792

été averti très tôt (12–13), dans la présentation d'ensemble détaillée donnée par Anne Tomiche, que « cohabitent des sections qui ont été pensées comme telles dès la mise en place du Congrès et des sections qui ont été constituées après coup, lors de la structuration d'ensemble de cette série de volumes ». Dans la mesure où il s'agissait de réfléchir sur « Le Comparatisme comme approche critique », il aurait peut-être été instructif de connaître ce qui avait surgi de manière imprévue, comme une sorte de dynamique ou de logique dans la réflexion « critique » sur une discipline assurément complexe, tant il est vrai qu'il n'y a pas « *une et une seule* méthode comparatiste mais bien *des comparatismes* » (12, en italique dans le texte).

Robert Smadja, modifiant, de façon significative, le libellé général de la section où il s'inscrit, reprend une recherche sur un Beau spécifiquement littéraire et non amalgamé, le plus souvent, avec « les autres arts » (83). C'est donc une « beauté intelligible » qu'il s'agit de cerner et il ne sert à rien d'opposer le sensible à l'intelligible, mais de tenir compte d'un « retentissement affectif » (89). Dominique Peyrache-Leborgne réfléchit sur le sublime (ou plutôt sur le sentiment du sublime) comme « notion transgénérique » (95) dans une perspective largement diachronique qui accrédite les positions de Heidegger et les intuitions de Jean-François Lyotard et de Jean-Luc Nancy. Clélie Millner met en relief l'idée d'une littérature comme « art sceptique », sous l'autorité de Montaigne, et d'une écriture « enquêteuse » et « non résolutive » (107), à partir de textes de Daniele del Giudice, Antonio Tabucchi, Antoine Volodine, Peter Handke et Roberto Bolaño. Pour Arnaud Marie, l'entrée dans le « Tout Monde » constitue un défi pour la littérature comparée entendue comme « polémologie » et soucieuse de rendre compte d'une universalité « inquiète » (122). A partir de deux noms que tout oppose (Richard Millet *vs* Patrick Chamoiseau), c'est une plaidoirie pour un comparatisme marqué par un « tropisme guerrier » (122), mais aussi une défense et illustration originale d'un « néo-comparatisme » qui souhaite dépasser le « double écueil » de l'universalisme classique et le « renoncement à toute forme d'universalité » (134–35). Assurément, nous sommes là clairement devant une nouvelle « approche » de la discipline, pour reprendre le programme général du Congrès, provocante dans le meilleur sens du terme.

Un libellé habile, souple et flexible (« Rythmes, flux, intensités », 141–74), permet de regrouper trois communications qui sont de fait des propositions de relecture d'œuvres représentatives de notre

modernité : Les *Cantos* d'Ezra Pound interrogés à la lumière de l'idéologie fasciste qui permet de nouvelles articulations entre philosophie, politique et poésie (Jonathan Pollock) ; Beckett, Michaux, Deleuze revisités à partir de « la voie des rythmes », fil conducteur emprunté à Michaux (Silvio Ferraz et Anita Costa Malufe) ; Deleuze lecteur de D.H. Lawrence, approche « comparatiste » menée par Juliette Feyel qui révèle un Lawrence nietzschéen, entre progressisme et aristocratie (165), un Lawrence qui est, pour la philosophie de Deleuze, « à la fois comme vivier d'idées et de thèses mais aussi comme méthode » (169). Et ce sont encore deux autres « lectures » qui suscitent un regroupement sous le signe de la « déconstruction » et d'une « philosophie postcoloniale » : d'une part, l'œuvre de Derrida entendue par Brendon Wocke comme « poétique », comme « écriture littéraire » qui fait un « usage d'ailleurs excessif des jeux verbaux » mais aussi comme « philosophie sans concept » (175–77 et 184) ; et, d'autre part, Wole Soyinka et Edouard Glissant essayistes, entre communication, collaboration avec le lecteur et esthétique de l'inachèvement (189), relus et réinterprétés par Florian Alix.

Une « anthropologie du quotidien » : tel est le champ nouveau que définit, en quelques pages introductives, Ariane Bayle, puisant tour à tour dans Michel de Certeau dont l'apport est à juste titre montré comme décisif, mais aussi, au plan fictionnel, chez le romancier Georges Perec (*Les Choses* de 1965), une autre manière utile de retrouver, me semble-t-il, appliqué à la littérature, le champ des études (historiennes) consacrées à la « culture matérielle ». C'est dans une perspective nettement anthropologique que Liouba Bischoff interroge la pratique et l'écriture du voyage chez Bruce Chatwin et Nicolas Bouvier, écrivain « nomade » et écrivain « enquêteur » (211–13). Les « journaux du sida » sont réévalués par Domingo Pujante González comme « récits de vie non-exemplaires », marquant un renouveau du genre autobiographique étranger à toute « esthétisation » (221). Enfin Nella Arambasin, dans une intervention fondée précisément sur « l'anthropologie du quotidien », interroge « les nourrices, servantes, actrices de la geste ancillaire », « une histoire émietée » (229) dans laquelle l'éthique du « care » actualise la question antique du « mieux vivre » (234).

Les rapports entre littérature et musique (seconde orientation générale) font l'objet d'une section plutôt riche et dense, introduite de façon très détaillées par Timothée Picard et Emmanuel Reibel (251–60). Douze communications sont ainsi par eux regroupées : deux sur « l'histoire » du champ musico-littéraire ; deux autres sur l'intermédialité confrontée

à l'hybridité ; trois études « consacrées à la poésie », puis trois autres au « roman » auquel s'ajoute « le genre du théâtre radiophonique » ; enfin « quelques propositions méthodologiques novatrices » pour les deux dernières (253). C'est dans une optique largement diachronique que Francis Claudon reprend un « dialogue des Anciens et des Modernes » où il occupe une place capitale et ... équidistante. On appréciera une trajectoire historique qu'il retrace depuis Oskar Walzel jusqu'à Pierre Zima, distinguant utilement tradition américaine et française. L'intermédialité, note-t-il justement, « tend vers la littérature générale » (272) et ce serait là encore, semble-t-il, une invitation à préciser de nouvelles approches, pour reprendre le thème fédérateur du Congrès. Andrzej Hejmej propose un utile programme de « comparatisme intermédial » en quatre catégories : convergence entre narrativité dans la musique et la littérature ; transposition (roman en opéra) ; reproduction d'analogies structurelles et « polymédialité », insistant sur l'hybridité des corpus (288).

C'est sur cette même notion (« l'hybridité musico-littéraire ») mais aussi « l'hétérogénéité » (296) que revient Aude Locatelli en convoquant un riche éventail d'exemples. A partir d'une question faussement simple : « Sommes-nous encore romantiques ? » Jean-Louis Backès oriente sa réflexion vers une autre notion : « l'ineffable » (316). Michèle Finck, quant à elle, propose des « paradigmes » pour un champ de recherche qu'elle nomme « audiocritique », un essai de « poétique du son » (317), sous le signe du « musicien penseur » (328), conférant à la musique une sorte de fonction de « guérison ». On peut penser (mais comparaison... n'est pas raison) à l'idée d'une musique « consolatrice » défendue par Georges Duhamel dans un essai quelque peu oublié. Thomas Le Colleter reprend quelques intuitions de Michèle Finck pour repenser les rapports entre musique et poésie et approfondir les « discours » tenus par les poètes sur la musique (345).

Si nous passons à présent au roman, Yves-Michel Ergal, reprenant ses travaux sur « l'écriture de l'innommable », précise la « troisième voix narrative » (350) de Beckett, une « écriture vocale », « lieu de fusion entre écriture et musique » (353) : Lire Beckett, « c'est l'écouter » (361). La notion de « *mélôphrasis* », empruntée à Rodney Edgecombe, calquée sur *ekphrasis*, permet à Yves Landerouin de reprendre systématiquement tous les types de discours critiques sur l'œuvre musicale (364) pour aboutir à une « critique » transversale, transgénérique, voire transémotique (368). Et l'on retiendra la tranquille innovation proposée : se prendre soi-même comme point de départ d'une analyse présentée comme « égocentrique »



(373). A partir d'une suggestion de Claude Lévi-Strauss dans *Le cru et le cuit* – écouter la musique c'est « accéder à une sorte d'immortalité » (375), Nelly Avignon propose ce qu'elle nomme un « modèle éternitaire », le « rêve », à travers la forme romanesque, d'une « éternité musicale » (388). Dans le corpus présenté il eût été intéressant de faire figurer le romancier argentin Ernesto Sábato qui poursuit dans *L'écrivain et ses fantômes* ce rêve d'éternité, non d'immortalité, pour ne rien dire du « grammairien » Brunetto Latini qui, selon Dante, apprenait « *com l'uom s'eterna* » (*Inf.*, XV, 85). Rebecca Margolin de son côté explore « l'art radiophonique » (selon la formule de Paul Deharme qui remonte à 1929) pour mettre en évidence « les séductions de l'écoute à l'aveugle », ou encore « la narration faite au présent de l'indicatif qui emporte l'auditeur » (391), un « théâtre d'ondes » pour lequel elle propose des « approches renouvelées » (395–98) et un riche corpus (398–401) concluant que « la musicalité de la dramatique radiographique constitue une herméneutique (406). Ici, pour retrouver le projet initial du congrès, c'est un corpus nouveau qui appelle des « approches renouvelées ».

C'est la même optique, la même dynamique qu'on retrouve dans les deux dernières communications : d'abord, celle de Marie Gaboriaud qui reprend la question du « discours musical » envisagé comme « un objet en soi » pour en finir avec l'idée que la musique peut se passer de commentaires et accepter l'idée que ce discours est aussi « un métalangage » (417) ; puis celle de Marik Froidefond qui se propose de rendre compte des « affinités » entre œuvres littéraires et musicales sans invoquer « l'influence » ou « la filiation ». Un exemple réduit mais convaincant est retenu – la « suite » musicale, en particulier baroque (428) – confrontée à la notion de « cycle » romanesque. On ne saurait trop souligner la richesse de cette section et les perspectives qu'elle ouvre dans le droit fil du thème choisi pour le congrès.

On découvre assez largement les mêmes préoccupations dans la dernière section consacrée aux rapports entre littérature et arts de l'image et du son. C'est l'exemple de la BD (*Gemma Bovary* de Posy Simmonds) étudié par Henri Garric comme possibilité de « parasiter » la tradition littéraire (445). Ce sont les « altérations » ou les alternatives que représentent des formes nouvelles prises par le discours critique sur le film (schémas graphiques, matrices numériques, « lectures » numériques de film) qui apparaissent comme autant d'« approches » proprement « comparatistes » (468) proposées par Caroline Eades. C'est la « mise en narration » de la théorie démontrée par Markus Schleich ou comment le théorique devient

narratif à partir du film *Adaptation* de Charlie Kaufman. Ou le parcours très détaillé de Ko Iwatsu qui revisite le thème de *l'Île des morts* de Böcklin en lien avec l'*opus 29* de Rachmaninov sur le même sujet. Ou encore la musicalité de la prose de Le Clézio, en particulier dans *Ritournelle de la faim* analysée par Li Mingxia ; enfin, « l'influence » des *Variations Goldberg* de Bach sur deux romans contemporains (*Der Untergeher* de Thomas Bernhard et *Contrapunt* d'Anna Enquist) mise en lumière par Viktoria Grzondziel.

Nous terminerons cette lecture marathon par les deux communications en séance plénière : celle proposée par Jean-Paul Costa, Président de l'Institut international des droits de l'Homme, pour une présentation de la démarche « comparatiste » menée dans le contexte du droit comparé et la riche contribution de Bernard Franco sur le comparatisme comme « humanisme moderne ». L'humanisme comparatiste est vu comme évoluant entre « érudition » et « apport personnel à la littérature », entre « une approche humaine de l'objet scientifique » et « la nécessité d'un élargissement de la connaissance » (71). Quant à l'exemple du droit comparé, on en tirera profit en le mettant en miroir avec notre discipline, tant par les objectifs proposés que par les méthodes mises en œuvre, les obstacles rencontrés (45–46) et... « les progrès à faire » (49). Par ailleurs, l'utilité justement remarquée des « monographies » (48) semble offrir – comme on va le voir – une introduction toute trouvée au volume III.

\*\*\*

Sensiblement plus réduit en nombre de pages, mais non en communications, le volume III est consacré aux « Objets, méthodes et pratiques comparatistes ». Un tel programme oblige à trouver une sorte d'équilibre, voire de complémentarité, entre les exemples et les corpus retenus et les perspectives d'ordre général ou théorique qui peuvent être avancées. Une première « partie » intitulée « Comparer ? » attire utilement l'attention, par son point d'interrogation et par sa première section « Comparables et incomparables », sur les grandeurs et les servitudes de la littérature comparée quand elle est envisagée dans sa seule dimension « comparante », ce qui n'est – rappelons-le – qu'un type de réflexion « comparatiste », un parmi d'autres, quatre en tout, selon une optique toute personnelle. Unir en un même mouvement de lecture et de pensée littérature et gastronomie, comme le propose Laura Gilli, suppose la promotion de la gastronomie comme « science » (83), mais d'abord, semble-t-il, des procédures pour faire dialoguer deux « mondes à part »

(79). Rassembler, comme le fait Ken Ireland, dans une lecture partagée, Thomas Hardy et Gottfried Keller, c'est vaincre une « incomparable distance » d'ailleurs mise en question (97), un problème ou un préalable déjà relevé par J.-P. Costa. Ou encore sacrifier au « démon de l'analogie » pour reprendre les mots de Mallarmé (114), défi ou fatalité sur lesquels revient Montserrat Cots.

C'est un autre défi que le comparatiste s'adresse à lui-même quand il se tourne vers l'étude monographique, souvent discutée et récusée par certains comme étant incompatible avec la démarche non point comparatiste, mais « comparante ». De fait, c'est la première « lecture » que le comparatiste peut se proposer d'entreprendre, exigeante mais passionnante : mettre au jour dans un texte, une œuvre, un auteur sa dimension comparatiste, transformer ceux-ci en objets comparatistes. Cette perspective d'études a depuis longtemps nos faveurs – nous l'avons souvent défendue, et, point plus important, elle a sa pleine légitimité « comparatiste » comme il ressort des six communications retenues. Le regretté Philippe Chardin choisit Proust et Musil qu'il a longuement fréquentés pour mettre en évidence « l'apport » de l'étude monographique quand elle choisit « l'écriture de soi », sans nier « les dissimilitudes irréductibles » et « les spécificités essentielles » (128). La lecture du roman *Austerlitz* de W. G. Sebald proposée par Caroline Ruprecht sert à cerner le thème de l'Holocauste en suivant la structure même du roman qui se confond avec ce que d'autres appelleraient une thématique, en l'occurrence architecturale (144). La stratégie ou le recours aux procédés citationnels sous forme de palimpseste et d'écholalie servent à Genviève Noiray de guides pour sa relecture de Pierre Michon. C'est encore l'analyse – la lecture – de certains procédés narratifs qui sert à Roxana-Anca Trofin pour revisiter l'univers du roman de Vargas Llosa, ses formes d'engagement (170) et son credo poétique : la création comme mensonge ou révélation d'une vérité supérieure. Le jeu, l'enjeu comparatiste par excellence de la « ressemblance » et de la « différence » sert de guide pour une nouvelle lecture (comparatiste) d'*Elephant Man* proposée par Catalina Florina Florescu. C'est enfin la mise au jour d'un « double décentrement » (203) qui permet à Souad Yacoub Khelif de dégager, le principe d'écriture de *Vaste est la prison* d'Assia Djebar : par rapport à l'arabe classique et le français et par apport au statut de la femme maghrébine.

La deuxième « partie », avec son titre suggestif « Archéologies », propose cinq plongées dans nos pratiques, dans le choix de nos thématiques comme dans celui des concepts opératoires utilisés ou des champs disciplinaires

interrogés. Chloé Chaudet reprend utilement la notion d'engagement qui n'est pas une notion surannée lorsqu'elle se distingue de la simple transmission d'une idéologie politique, à partir de quelques exemples (Salman Rushdie, Orhan Pamuk, Toni Morrison). Rachel Esteves Lima revient sur l'entrée des lettres brésiliennes dans la « modernité », sous le signe du manifeste « anthropophagique » d'Oswald de Andrade pour suivre ses inflexions dans deux romans contemporains d'Alberto Mussa et de Milton Hatoum. Chiari Lombardi offre de substantiels compléments à la conférence de Bernard Franco en reprenant la question du comparatisme comme humanisme. Divers exemples (Vargas Llosa mais aussi Paul Auster, Javier Marías et en arrière-plan Bakhtine) mettent en évidence un humanisme « réflexif » et « critique » (235–37). C'est une sorte de bilan prospectif que Mathilde Lévêque propose sur un champ qu'a illustré naguère Isabelle Nières-Chevrel : la littérature d'enfance et de jeunesse, en traçant de « nouvelles frontières » et des « approches transmédiatiques » (278). On retiendra enfin, avec une attention toute particulière, la belle synthèse ou le programme synthétique présenté par Juliette Vion-Dury portant sur « l'invention littéraire de la psychanalyse » ou l'étude « poétique » de la psychanalyse (255), en particulier la mise en parallèle de l'archéologie et de ses découvertes fondamentales contemporaines des découvertes freudiennes (259), mais aussi « l'importance extrême » de l'écriture épistolaire dans la « poétique » mise en œuvre par Freud lui-même (265).

La troisième et dernière « partie » (« Pratiques critiques » et « Approches des genres littéraires et artistiques ») offre une suite de douze communications dont on ne peut que souligner, là encore, la richesse par l'ampleur des domaines et des questions abordés. Carmen Popescu montre l'intérêt d'une approche comparative des phénomènes intertextuels qui redonne un « statut ontologique » au texte littéraire (288). Maria Elena Aguirre plaide pour une « écocritique », voire une « zoocritique », à partir d'un parallèle entre *Don Segunda Sombra* de l'Argentin Ricardo Güiraldes et de *The heart of Redness* du Sudafricain Zade Mda. Chloé Angué explore les relations entre postcolonialisme et comparatisme en prenant comme corpus la littérature polynésienne, en particulier le roman de Chantal Spitz, *L'île des rêves écrasés* (Papeete, 2003). C'est la chanson (américaine, argentine et costaricaine) qu'a choisi d'étudier Gilda Pacheco pour suivre le passage d'une littérature comparée fondée sur une dimension nationale à une perspective interculturelle. Arata Takeda montre l'intérêt heuristique d'un paradigme « postculturaliste » dans une approche

comparatiste à partir de trois exemples judicieusement analysés : *Les Perses* vus par les Grecs, *Die Hermannsschlecht* de Kleist dans lequel les Romains et les Germains sont « interchangeables » (347) et *Neige*, le roman d'Orhan Pamuk qui met en place un principe « transpatial » (351). Dans une perspective théorique, Blas Zabel pose la question de la « compréhension » de l'œuvre littéraire. Enfin, Odette Jubilado retrouve les vertus du parallèle dans l'étude de *La peste* de Camus et *Essai sur la cécité* de Saramago que réunit la thématique de l'épidémie.

Centrée sur l'étude des genres, la dernière section propose des lectures critiques, diverses et d'inégale portée : le fantastique revisité par Maria João Simões avec un corpus regroupant Calvino, Borges, Mélanie Fazi et Michel Tournier, pour dégager « la question essentielle » : « l'excès représentationnel » ou « l'affaiblissement des relations » établies entre les choses et les personnages (395). Deux genres mal définis sont utilement examinés à la lumière de l'approche comparatiste : le roman en vers (Julia Bacskai-Atkari) et la ballade (Georgeta Tcholakova). Enfin Soma Marik accorde une attention méritée aux mémoires de femmes communistes en contexte bengali, en particulier Manikuntala Sen, « leader de premier plan » (425).

C'est à Ute Heidmann et à Haun Saussy qu'a été confiée la délicate tâche de proposer, en séance plénière, quelques perspectives théoriques ou générales. Dans le premier cas, c'est une très ferme et subtile défense de la « différenciation » (opposée à l'universalisation) qui a été proposée, mais aussi un plaidoyer pour la construction de comparables pour éviter tout ce qui relèverait du « préconstruit » (32–35), mais encore un éloge de la « différence » comme une propédeutique, dans le sillage de Glissant, à la « relation » (57). D'une façon tout à la fois profonde et primesautière, le second est revenu sur quelques-unes de nos pratiques : le « détail », la « *close reading* » et a dispensé de salutaires mises en garde contre l'informatisation de la critique et une « mondialisation » à outrance (70–72).

Après tant de jugements portant sur le qualitatif – inépuisable – de ces deux volumes, je prends la liberté de conclure sur un aspect purement quantitatif. On découvre, non sans quelque stupeur, que le XXème congrès a réuni 1.500 participants, reçu 500 propositions de communications et retenu 170 (seulement), après « lecture en double aveugle » (8). Il faudra qu'un jour un autre parallèle soit entrepris entre les performances comparatistes et sportives puisqu'il est clair que, selon la formule olympique, « l'essentiel est de participer ». On ne peut toutefois

s'empêcher de se demander ce que sont devenus ceux qui ont été laissés pour compte et les simples participants, certains étant les mêmes. Sans doute, chacun est-il revenu dans son pays respectif, « plein d'usage et raison », pour mettre en pratique – ou essayer – quelques-uns des exercices proposés lors du Congrès, auprès de ses étudiants qui, souhaitons-le, lui proposeront ou lui suggéreront, à leur tour, de nouvelles « approches critiques ».

Daniel-Henri Pageaux  
daniel-henri.pageaux@orange.fr  
Sorbonne Nouvelle/Paris III

**Anne Tomiche, dir. *Le Comparatisme comme approche critique/Comparative Literature as a Critical Approach. Tome 4 : Traduction et Transferts/Translation and Transfers.* Paris : Classiques Garnier, 2017. Pp. 625. ISBN : 9782406065319.**

Ce volume fort de 625 pages, composé de 41 articles issus du vingtième Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée organisé en juillet 2013 par l'Université Paris-Sorbonne, atteste excellemment de l'attention soutenue que le comparatisme mondial continue d'accorder à l'étude de la traduction. En dépit de l'autonomie accrue de la traductologie (l'équivalent anglophone *Translation Studies* est la dénomination savante aujourd'hui la plus largement répandue), une discipline (ou interdiscipline) mondialement reconnue et solidement ancrée dans les universités, le comparatisme n'a cessé d'investir la traduction et, par-delà, les modalités du transfert interculturel. Il possède pour cela trois atouts précieux : en premier lieu, une grande réceptivité pour les concepts et méthodes élaborés au sein de disciplines qui se situent dans son voisinage immédiat ou même croisent son propre parcours : les études littéraires, l'histoire de la circulation des productions culturelles, l'histoire des sciences et des savoirs sociaux et culturels, les études culturelles, etc. ; en second lieu, une longue et solide expérience des échanges littéraires et culturels entre des cultures rapprochées et lointaines, sans distinction d'époques ou d'aires culturelles ; enfin, une autoréflexion poussée qui le conduit à se réinterroger constamment et à s'adapter en conséquence aux grandes évolutions paradigmatiques qui se sont rapidement succédé en sciences humaines et sociales, particulièrement au cours des dernières décennies.

Cela étant, le comparatisme subit aussi des revers bien connus, en particulier celui d'un objet difficile à définir et donc à délimiter : comme

la notion de traduction – autant que celle de transfert, peut-être – coiffe une panoplie d'usages courants et savants, les comparatistes (comme les traductologues) l'appliquent à des unités de taille et de sens variables : en l'occurrence à des opérations textuelles aussi bien qu'à des sortes de transpositions – certes métaphoriques – d'espaces culturels ou d'univers symboliques. À quoi s'ajoute naturellement que ces définitions se réclament à leur tour de visées ou de théories diverses, divergentes et souvent opposées. Rien d'étonnant que pareilles difficultés obligent constamment les comparatistes à expliciter et le cas échéant à justifier les choix conceptuels et méthodologiques qu'ils opèrent dans le domaine de la traduction. À moins de morceler ce dernier et de le reconfigurer au gré de tendances et d'écoles comparatistes. Or, sans exclure le débat, les grandes rencontres comparatistes encouragent le dialogue plutôt que la division, fût-ce au prix d'une lisibilité amoindrie des contributions qui n'explicitent pas au départ leurs partis pris. Ainsi, nombre d'articles contenus en ce volume attestent de l'ampleur et de la profondeur des perspectives adoptées lorsque celles-ci relèvent d'un programme homogène et mûrement réfléchi. Il serait vain de les mettre en regard et à plus forte raison de les comparer avec des articles qui mettent en relief leur singularité ou ne précisent pas la tradition de pensée ou le modèle théorique concret dont ils s'inspirent et qui varient naturellement d'une aire culturelle à l'autre.

D'entrée de jeu, la structure complexe du volume se ressent de ces difficultés : non pas la structure en deux parties, qui respecte bien les deux centres de gravité que sont la traduction et le transfert culturel, ni même celle en subdivisions, correspondant à des ensembles qu'il est sans doute périlleux d'agréger selon des principes d'ordonnance homogènes (ils sont peut-être éloignés de ceux qui avaient convenu à la programmation d'un congrès à portée mondiale). La première partie intitulée (je ne reprends que la version française) « Traduction / Traductologie / Translation Studies » coiffe deux sous-ensembles : « Traductions, réception, création » et « La traduction à l'épreuve de la pensée et du marché ». Le premier sous-ensemble, qui compte plus de contributions (14 contre 7) se décline en trois blocs thématiques : « Traduction et rencontre de civilisations », « Traduction et tradition littéraire arabe » et « Questions et variations linguistiques ». Quant à la deuxième partie, intitulée « Transferts culturels », elle comprend un sous-ensemble considérable, « Les tribulations des concepts littéraires occidentaux dans leur transfert vers l'Est » (13 chapitres), et un second plus court (4 chapitres) et sobrement intitulé « Transatlantiques ».



La première difficulté concerne le lien *entre* les parties et leurs sous-ensembles : ainsi, comme l'indique son titre, la première partie coiffée à la fois des contributions sur la traduction et sur la traductologie ; or, les deux champs ou pratiques ne correspondent pas à autant de sous-ensembles. S'ajoute la curieuse position en tête du volume (*avant* la première partie) de trois contributions à caractère théorique qui auraient pu trouver place au sein d'un sous-ensemble séparé et nommément consacré à la traductologie et aux études de transfert.

Une seconde difficulté à relever se rapporte à l'agencement des démarches : ce dernier n'apparaît pas dans l'ordonnance des chapitres, qui se réclament, on l'a dit, de théories et de méthodes souvent distantes les unes des autres, sans bénéficier toujours de mises en perspective aptes à éclairer le lecteur. Un exemple : la contribution d'E. Apter intitulée « Non equivalent, non-translated, incommensurate » se réfère à des travaux majeurs sur la notion d'équivalence (Jakobson 1959, Nida 1964, Catford 1965, Baker 1992), mais néglige les développements et synthèses plus récents qui accèdent à l'actualité et la flexibilité de ce concept demeuré central en traductologie (e.a. Halverson 1997, Pym 2010). On ignore en conséquence à quel point l'article s'adresse délibérément à un public de comparatistes plutôt qu'à des traductologues.

Il est loisible de penser que ces deux problèmes reflètent la position ambivalente, sinon la « crise » de la littérature comparée et du comparatisme. Pour d'aucuns, comme l'éditrice A. Tomiche, il conviendrait même d'arguer d'une « *permanence* de la crise de la discipline » (11), une crise plus que jamais aiguë à notre époque, qui fait face à une globalisation galopante et aveugle. Le titre du colloque (et de l'ouvrage) exprime bien le défi à relever (« une approche critique ») : il s'agit désormais « de prendre la mesure effective de la diversité des pratiques » et de procéder « à une comparaison des comparatismes » (12). Cette invitation aux auteurs s'adresse également aux lecteurs : qu'ils choisissent des parcours de lecture et qu'ils comparent des enjeux et des démarches. Le signataire de ces lignes ne peut évidemment passer en revue l'ensemble des articles, même si la qualité intrinsèque de ces derniers mériterait bien plus qu'un simple résumé. On s'en tiendra donc à relever quelques tendances.

Pour commencer, une dizaine d'articles théoriques (répartis en deux blocs) prennent pour objet des concepts (non-équivalence, violence, métaphore, etc.), des méthodes (transfert, comparaison, performance critique, etc.) ou des institutions (médiation, marché de la traduction) : ils

donnent lieu à des réflexions et à des prises de positions intéressantes et souvent originales, qui invitent à poursuivre le dialogue, en particulier avec les théoriciens de la traduction.

Notons ensuite l'ampleur géoculturelle des pratiques traductives recensées, où les continents se croisent et où les cultures cibles non-européennes occupent une place majeure : principalement le monde arabe (avec 2 contributions), l'Inde (3), le Brésil (4) et surtout la Chine (14). Les études d'œuvres singulières l'emportent sur celles qui s'attachent à la fortune traductive d'un genre ou d'une littérature. S'ajoute que les échanges unidirectionnels ont la faveur des chercheurs, au détriment des échanges mutuels ou croisés et des circulations internationales des œuvres : celles-ci, on y reviendra, sont toujours bien au cœur des préoccupations comparatistes, même si plusieurs articles se penchent sur le rôle des médiateurs, surtout des critiques, des éditeurs et des traducteurs.

Une mention particulière doit être faite du dossier du transfert de concepts, genres et esthétiques littéraires occidentaux vers la Chine : il est novateur par le choix de l'angle d'approche et fascinant par la vigueur des analyses, surtout lorsque celles-ci focalisent les dialogues, les tensions et plus encore les métissages entre les pratiques et les visées européennes et chinoises. Tout historien de la traduction qui s'intéresse aux échanges littéraires et culturels entre l'Occident et la Chine y trouvera son miel.

Au total, nous sommes en présence d'un ensemble éloquent de contributions qui procurent une image nette de maints thèmes traductifs et de plusieurs démarches traductologiques caractérisant la recherche actuelle en littérature comparée. Cette image est certes incomplète, y compris pour les articles à caractère historique, où l'on aurait davantage pu s'attendre à la mise en œuvre de méthodes qui ont désormais droit de cité en histoire de la traduction : des méthodes bibliométriques et sociologiques, notamment, à côté de modèles historiques proprement dits tels que l'histoire croisée, l'histoire comparée, la micro-histoire, etc. Comme quoi, des passerelles interdisciplinaires entre le comparatisme et la traductologie prouvent et continueront de prouver, aujourd'hui et demain, leur utilité.

Rappelons, pour terminer, que la sélection et la réunion en un seul volume thématique de contributions issues d'un congrès aussi foisonnant que celui de l'AILC a dû constituer une véritable gageure. Louons aussi les autres qualités du travail éditorial : une impression impeccable, une

présentation brillante qui contextualise et prépare la lecture des chapitres, qui se trouvent assortis de résumés brefs et limpides. On pourrait certes regretter l'absence d'un index des noms de personnes, mais qui aurait peut-être surchargé le volume. On louera également la politique éditoriale qui consiste à donner les citations dans la langue originale avant de les faire suivre de leurs traductions françaises : c'est une prise de position qui tranche avec le monolinguisme progressif des publications internationales, un monolinguisme qu'il faut évidemment qualifier de paradoxal en relation avec des questions de traduction.

Lieven D'hulst  
lieven.dhulst@kuleuven.be  
KU Leuven, Belgique

## **Bibliographie**

- Halverson, Sandra. "The Concept of Equivalence in Translation Studies: Much Ado About Something." *Target. International Journal of Translation Studies* 9.2 (1997): 207–33.
- Pym, Anthony. *Exploring Translation Theories*. London: Routledge, 2010.



**Anne Tomiche, dir. *Le Comparatisme  
comme approche critique/Comparative  
Literature as a Critical Approach. Tome  
5: Local et Mondial : circulations/Local and  
Global: Circulations. Pp. 561. Paris : Classiques  
Garnier, 2017. ISBN: 9782406065340.***

Successfully editing conference proceedings is a notoriously difficult task. In the impressive 6 volumes collecting selected presentations made at the 2013 ICLA Paris congress, Anne Tomiche and her editorial team achieved such a *tour de force*. Volume 5 mirrors the complex cathedral-like structure of the whole set of books. Usefully reprinting at the outset the bilingual introduction penned by Anne Tomiche in order to frame the entire series, the volume subsequently tackles its main focus, the much debated nexus between the local and the global in contemporary literary scholarship. The secondary motif of the present volume is effectively ushered in by Florence Delay's poetic mediation on "Paysages et Pays." In this promenade-like essay on the origins of the author's love of comparative literature, the notions of linguistic domains and cultural exchanges supersede any attempt at confrontation. Extolling her admiration for the neglected French writer Valéry Larbaud, Delay privileges change of scenery and strangeness in shaping her vision of comparative poetics.

The remainder of the volume is divided into three main parts, entitled respectively "Literature and Space in a Global Context," "Oriental/Occidental: Beyond Essentialism," and "Eastern, Western, Oriental, Occidental: What World?" The wealth of material contained in the volume precludes any exhaustive summary. Like this reviewer, every reader will have its favorite section.

The first part opens up with a series of essays, curated by Jean Bessière and Gerald Gillespie, offering new perspectives on the fraught concept

Marc Maufort - 9782807612792

Downloaded from PubFactory at 05/10/2021 08:51:57AM

via free access

of world literature. In “Confectioning World Literature: Reader’s Guides and the Uniformity of Taste,” Keysan Sarkosh examines how popular reader’s guides such as Peter Boxall’s *1001 Books You Must Read Before You Die* introduce a “new wave of world literature” (64) based on questionable, cult-based, criteria. This is especially true as these reader’s guides privilege fiction and contemporary literature only. In “The Real Problem with World Literature,” Ken Seigneurie argues that the “common criticism that World Literature flattens cultural specificities into a world market idiom is misplaced” (80). Instead, he underlines “the more widespread and fundamental problem of ideological rigidity in the North American classroom and in North American publishing” (80). Thibaut Casagrande concludes this section on World Literature with an astute contribution entitled “Le personnage romanesque de l’actrice, une figure mondialisée?” Drawing from examples as diverse as *The Roman Spring of Mrs Stone* by Tennessee Williams, *Lit défait* by Françoise Sagan or *Blonde* by Joyce Carol Oates, the critic contends that novels focusing on the figure of the actress could be regarded as a globalized genre, inspired by and critiquing Hollywood stereotypes.

The second sub-section of Part I, “Literature, Space, and Territories,” comprises equally challenging essays. Let it suffice to mention how some contributions prompt us to rethink the boundaries of comparative literature. In “Inhabiting Spatial Fissures. Marginal Subjects and Thirdspaces,” Ana Avalos and Nadia Der-Ohannesian examine how “spaces of resistance” they call “Thirdspaces” (160) are articulated in Annie Proulx’s “Brokeback Mountain” (1999) and Edwidge Danticat’s “The Bridal Seamstress” and “The Funeral Singer” (2004). This “Thirdspace,” they conclude, “questions homogenizing forces and exposes the suffering of those who inhabit the cracks of an allegedly even social space, which, examined up close, is not uniform at all” (168). In “Geopoetics and Comparative Literature,” Oksana Weretiuk shows how the interdisciplinary dimension of comparative methodologies could be enhanced through the link geopoetics provides between science, politics and literature, thus enabling comparisons of “the artistic text with geographic, geological and ecological concerns” (180). In “Crossing the Lines. Passports and Borders as Motifs in Contemporary Migration Literature,” Jesper Gulddal shows how passports and borders, i.e. expressions of movement control, can become a narrative resource (196), particularly in T. C. Boyle’s *The Tortilla Curtain* (1995) and Herta Müller’s *Der Mensch ist ein grosser Fasan auf der Welt* (1986). Thus, the

author concludes that the “chronotope of movement control” becomes a “principle of narrative organization” (204).

The second part of this volume, which collects essays edited by Jean-Pierre Dubost, could be likened to an embedded scholarly book devoted to a reassessment of Edward Said’s notion of Orientalism. In a detailed introduction, “Déconstruire l’orientalisme; des-essentialiser la relation orientale: quelle grammaire, quels outils?” Dubost articulates the aim of this section of the volume, i.e. to determine the ways in which Said’s concept of Orientalism could be reconsidered from a multiplicity of perspectives, thus entailing a de-essentialization (211). As Dubost indicates, towards the end of his life, Said himself acknowledged the necessity of rethinking the Orient in terms echoing Edouard Glissant’s concept of “relation,” as an ongoing process implying cross-cultural encounters (211). The contributions collected here thus stress the ambivalences inherent in Said’s dichotomous East/West binary (214) along the lines of Glissant’s central notion of “enmeshment” (217). Dubost argues that this infinite “enmeshment” between East and West is characterized by countless mutations as well as endless nomadism (218, 219). Dubost also privileges a kind of decentering akin to Julia Kristeva’s notion of “lateral contact” (“*prendre en écharpe*”) (221). According to such visions of the world, “il n’y a pas ‘l’Orient’ ni ‘l’Occident’, il n’y a que des tracés de devenir et des figures de relation” (224). All in all, the case studies collected in this part of the book precisely seek to find ways in which comparative literature could express a kind of “non-hegemonic universality” (234). In “Résistances orientalistes. Relire les voyageurs français à Constantinople (1ère moitié du XIXè siècle),” Sarga Moussa convincingly highlights a critique of Orientalist stereotypes in Gérard de Nerval’s works. While Orientalism has often been considered exclusively as epitomizing the opposition between Europe and Asia, the next three essays refreshingly focus on the Spanish and Portuguese contexts in America. While Axel Gasquet focuses primarily on Argentina (“L’orientalisme hispano-américain, entre l’oubli et la marginalisation”), Ignacio Lopez-Calvo examines the position of Chinese and Japanese minorities in Peruvian literature (“Constructing an Ethnic Space through Cultural Production. The Case of the *Tusan* and *Nikkei* in Peru”). Everton V. Machado devotes his essay to a reconceptualization of Portuguese orientalism (“Repenser l’orientalisme lusitanien”). Two essays further deal with travel narratives written by Egyptians touring Europe: Randa Sabry offers a new reading of Ahmad Zaki Pacha’s travel narratives, *Le Départ pour le Congrès* (1892)

et *L'Univers à Paris* (1900) (“Tourisme et humanisme chez Ahmad Zaki Pacha”). Rania Fathy reconsiders Arabic travel narratives in the anthology published in 1933 by the Egyptian journalist Ahmed El-Sawy (“Le voyage en France. Visions d’artistes égyptiens dans *Paris* (1933)”). The subsequent scholarly contributions lead us to the Indian sub-continent. In “De-orientalizing ‘Indian Literature’ and Indian Literary History? On Native/Foreign Dialectics and the Politics of Translation,” Laetitia Zecchini argues that “the entanglement of the ‘Orient’ and ‘Occident,’ of Eastern and Western histories and discourses is a defining trait of knowledge formation about India” (327). Finally, in “Indian Literatures as Comparative Literature,” Didier Coste comes to the conclusion that any comparative study of Indian literatures must foreground the “age-old glocal” (359).

The last Part of the book amplifies the concerns about the East/West dichotomy broached in earlier chapters. In the opening essay, “Whose World Is It Anyway?,” Dorothy Figueira raises pertinent questions as to the viability of pedagogies of alterity in the North American context. She detects failures in the efforts to address the Other in such American-based disciplines as multicultural, postcolonial and world literature studies. These theories of alterity, unlike comparative literature, rely too ostensibly on the English language. Indeed, as Figueira points out, learning foreign languages has increasingly ceased to be recognized as essential training in American academe over the past few decades. Instead, reading non-Western works in English translation only has become the norm. As she claims: “World Literature, like its cold war and more recent precursors, also seeks to market the Other for commodification and consumption in the West” (370). In other words, “in order ‘to be’ or ‘speak out’, the non-white and/or non-Anglophone culture must seek legitimacy and recognition from Anglophone white culture and use the language of that culture to produce itself” (373). As Figueira concludes, “a Euro-Amerocentric vision continues to articulate the meaning of the humanities and define standards as well as validate the insights of Euro-American academia” (377). In a subsequent section, “Literary and Cultural Inter-Relations between India, Its Neighbouring Countries and the World,” essays presented and compiled by Chandra Mohan prolong the de-essentializing approach to Indian literatures already tackled briefly in the preceding part of the volume. As Mohan indicates in his introduction, the contributions gathered in this section privilege pluralistic perspectives on the Indian subcontinent. Jasbir Jain focuses on cross-cultural narratives



of healing (“*Aman Ki Asha*. Initiatives and Narratives of Healing in the Subcontinent”), while Anisur Rahman compares Sufi music in India and Pakistan (“Love Songs to the Divine. Sufi Music in India and Pakistan”). E. V. Ramakrishnan examines how Faiz Ahmed Faiz can be regarded as a public poet, “one who shaped a unique lexicon and a syntax of experience rooted in the Urdu poetic tradition” (413). He convincingly demonstrates that the “poet resists and rejects the territorial concept of the nation-state in favour of a ‘human geography’ of neighbourhood” (420). Ipshita Chanda traces the intermedial/performance ramifications of the genre of *namah* in Indian West Bengal and Bangladesh. She defines it as follows: “originating in pre-Islamic Persia, the *namah* is generally identified with the epic narrative of the glory of ancient Persia, connecting it to the rise of Islam in Persia” (425). In “Shared Cultures and Different Spaces. A Conflictual Relationship with Subjectivity,” Asha Sundaram focuses on the common Tamil experience of Sri Lankan and Indian writers, respectively Jean Arasanayagam and Bama. In the final essay of this section, “Ramifications of the *Ramayana* in India, Indonesia and Thailand. A Comparative Study,” Soma Mukherjee submits that a number of “Southeast Asian versions of the *Ramayana* are not mere translations or adaptations of one Indian version; rather, they are a mixture of many versions.” (454). Thus, the critic concludes, “the *Ramayana* and its journey through Southeast Asia have become appropriate examples of cross-cultural literary transactions” (456).

The final section of Tome 5 of *Comparative Literature as a Critical Approach* further expands this debate on the differences “Between East and West.” It includes fascinating essays on such diverse topics as Asian-style letters by Goldsworthy Lowes Dickinson (Yorimitsu Hashimoto), the reception of the Fukushima disaster in German and Japanese literatures (Herrad Heselhaus), the Japanese reception of Stendhal (Julie Brock), literary representations of Shanghai as a city torn apart between Eastern and Western values (Lisa Bernstein and Richard Schumaker), an examination of the influence of Taine on a Bengali woman’s travels narratives in England (Sayantan Dasgupta), the reception of Frank Hardy’s *Power without Glory* and John Steinbeck’s *The Grapes of Wrath* in Communist Eastern Europe (Danica Cerce), as well as an analysis of the voices of Eastern European scholars exiled in America (Roxana Eichel).

All in all, *Local and Global: Circulations* contains a wealth of innovative scholarly material written in an engaging style. The sections devoted to world literature, the legacy of Said’s Orientalism and the literary relations

between India and its neighbouring countries truly contribute to a reassessment of comparative poetics today. This volume certainly deserves a place of choice in the library of any scholar interested in the pitfalls awaiting the discipline of comparative literature as it sets out to negotiate globalization.

Marc Maufort  
mmaufort@ulb.ac.be  
Université Libre de Bruxelles (ULB)